



**European
Journal of Turkish Studies**
Social Sciences on Contemporary Turkey

24 | 2017
Histoire transnationale des études turques

Transturcologiques

Vers une histoire transnationale des études turques (XVIII^e-XX^e siècle)

Marie Bossaert et Emmanuel Szurek



Éditeur
EJTS

Édition électronique

URL : <http://ejts.revues.org/5526>
ISSN : 1773-0546

Référence électronique

Marie Bossaert et Emmanuel Szurek, « Transturcologiques », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], 24 | 2017, mis en ligne le 08 novembre 2017, consulté le 09 novembre 2017. URL : <http://ejts.revues.org/5526>

Ce document a été généré automatiquement le 9 novembre 2017.

© Some rights reserved / Creative Commons license

Transturcologiques

Vers une histoire transnationale des études turques (XVIII^e-XX^e siècle)

Marie Bossaert et Emmanuel Szurek

Ce dossier est issu d'un workshop international organisé à l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul les 18 et 19 février 2016. Cet événement était le fruit d'une collaboration entre l'IFEA, l'ANR TRANSFAIRE et le CETOBAC (EHESS, Paris). Nous remercions vivement les chercheurs qui ont contribué à la tenue de cet événement, à commencer par Marc Aymes (responsable de l'ANR Transfaire), Nathalie Clayer (directrice du CETOBAC) et Jean-François Pérouse (directeur de l'IFEA). Nous tenons également à remercier chaleureusement les membres du comité de rédaction de l'EJTS, en particulier sa directrice de rédaction Claire Visier et son éditrice Hélène Morlier.

État des lieux

- 1 L'histoire de la turcologie a été largement négligée. Les études turques ont certes fait l'objet de plusieurs récapitulations sous forme de manuels ou de numéros de revue (par exemple *Yeni Türkiye* 2002 ou *TALD* 2010). Cette littérature a principalement été produite par les turcologues eux-mêmes, soucieux de dresser un état du champ ou de rendre hommage à leurs prédécesseurs, raison pour laquelle elle revêt souvent une forte tonalité internaliste et hagiographique. La plupart du temps, ces bilans se présentent comme des sommes bio-bibliographiques ou des notices nécrologiques, c'est-à-dire des récits linéaires centrés sur « la vie et l'œuvre » d'une série de figures tutélaires. De plus, menées pays par pays, ces études négligent le poids des circulations internationales et confrontent rarement les différentes traditions. Enfin, en Turquie même, l'histoire de la turcologie se confond souvent avec celle du turquisme, au point de présenter une forte composante nationaliste. En somme, la littérature disponible en dit bien peu sur les dynamiques académiques et intellectuelles, mais aussi sociales et politiques à l'œuvre dans la constitution des études turques : ce sont ces dynamiques que nous avons souhaité interroger.
- 2 Cette histoire sera transnationale ou ne sera pas. La perspective transnationale est en effet essentielle pour comprendre la manière dont les études turques se sont

autonomisées, tant sur les plans intellectuel qu'institutionnel. Du fait de leur faible nombre, les turcologues ont été amenés très tôt à établir des relations de travail par-delà les frontières de leur pays. Plusieurs héritages sont ici à prendre en considération, à commencer par les « orientalismes » européens et russes (qui constituent pour ainsi dire les *usual suspects* du domaine), tant vis-à-vis des langues et des peuples turciques de l'Empire ottoman que de Sibérie et d'Asie centrale. L'appel à contributions dont ce dossier est issu espérait susciter des vocations parmi les spécialistes d'autres traditions savantes (arabes, persanes, indiennes, chinoises, voire africaines ou sud-américaines). Ces dernières ont pu en effet élaborer, en d'autres lieux et en d'autres temps, d'autres formes de connaissance, aussi bien philologique qu'ethnographique, du « fait turc ». Nous pensons par exemple aux travaux de Robert Ermers sur la philologie arabe des langues turques (XI^e-XVII^e siècle) (Ermers 1999) ou encore à une étude de Benjamin Lellouch sur la valeur du nom turk dans l'espace syro-égyptien (XVI^e siècle), qui laisse imaginer d'autres turcologies possibles (Lellouch 2013). De ce point de vue, il faut convenir que le périmètre des enquêtes proposées dans le présent dossier ne modifie pas la géographie consacrée des études turques. De même, un certain nombre d'espaces reconnus comme de hauts lieux de production du savoir turcologique sont peu présents ici : ainsi la Hongrie, la Pologne, les pays scandinaves et balkaniques, le Japon ou encore les États-Unis.

- 3 On fait souvent commencer la turcologie au second XIX^e siècle. Il y a une bonne raison à cela : c'est au cours de cette période que l'usage du mot lui-même se banalise dans plusieurs langues européennes. Or, s'interroger sur l'histoire du mot, c'est aussi se donner un fil d'Ariane pour saisir l'institution de la chose¹. Attesté en français dès les années 1830 (il s'agit alors d'un hapax calqué sur les termes « sinologie » et « égyptologie », eux-mêmes des néologismes), c'est plutôt à partir des années 1860 qu'on voit le vocable essaimer dans d'autres langues européennes. L'un de ses plus actifs promoteurs est l'orientaliste et aventurier Arminius Vambéry (Bartholomä 2006, Espagne 2013, Landau 2014). Attelé à l'achèvement d'une traduction du *Kutadgu Bilig* – célèbre *Miroir des princes* composé vers 1070 à l'intention du souverain karakhanide par un certain Youssouf Has Hadjip de Balasagun (dans l'actuel Kirghizistan) – le savant hongrois s'inquiète de savoir s'il s'agit du « premier » ouvrage jamais composé « en langue turque ». Cette préoccupation, assez caractéristique de la pensée philologique européenne du XIX^e siècle (Olender 1989), le conduit à lancer, depuis Budapest, un appel aux savants du monde entier, qui paraît en juin 1868 dans *The Book-Worm*, revue de bibliophilie publiée à Londres par un écrivain français. Qu'il nous soit permis de restituer la citation dans sa langue originale, que le savant hongrois manie avec élégance (les coquilles sont bien sûr imputables au typographe) :

Bibliographical Queries

THE FIRST BOOK IN TURKISH

Pesth University, March 28, 1868.

We have only a few examples where we can state with certainty which was the first book written in any language. This is the much more interesting if we find any statements thereabout relating to the Turkish language, an idiom which was spoken by the Turkish races, these most turbulent children of old mother Asia.

I think therefore it will be worth a notice, if I communicate with the scholars of the various dialects of the widely-spread Turkish, that the first book in that language is the Rudatku [*sic*] Bilig (the blessed science), written in nïgur [*sic*] characters, in Kashgar, the year 463 higira, a manuscript more than 800 years old, which I succeeded to decipher and interpret after two years' struggle and more than ten years preparation.

The data are in the versified preface above the book, where I read to my great

delight the following couplet—

Arabge tagikge kitablar ogush

Biznink tilimizge bu birinki okush.

"In Arabic and Persian there are many books, but in our (Turkish) language is *this the first book*."

Should there be any turcologue who could give me an earlier date of the first book written in the Turkish language I shall feel much obliged, as it could save me from an essential error in my future studies (Vambéry 1868: 86-87).

- 4 Quête des origines : on attribue parfois à Vambéry le privilège d'avoir été, si ce n'est le premier turcologue, du moins le titulaire de la première chaire « de turcologie »² – une façon de procéder qui n'est pas étrangère au modèle de la *silsile* orientaliste, avec ses pères fondateurs et sa chaîne de maîtres et de disciples. Il semble plutôt que ce soit seulement après la création de la République de Turquie que la turcologie entre *en son nom* à l'Université, comme si c'était la recomposition de la carte politique dans l'est de la Méditerranée et l'apparition d'un État appelé Turquie aux lendemains de la Grande Guerre qui avaient rendu légitime la redéfinition des frontières disciplinaires au sein de l'Alma mater, soit l'apparition d'institutions universitaires explicitement et exclusivement dévolues aux études turques (Szurek 2014). La première institution du genre est, à notre connaissance, le *Türkiyat Enstitüsü* (Institut de turcologie, 1924) du Darülfünûn d'Istanbul, qui publie dès 1925 la *Türkiyat Mecmuası* (Revue de turcologie) – dans la « Turquie nouvelle », donc. L'année suivante se tient le congrès de turcologie de Bakou, en Azerbaïdjan soviétique, qui marque un nouveau jalon dans le processus d'institutionnalisation et d'internationalisation du domaine. Dès lors la « science du fait turc » se dissémine dans diverses universités du Vieux monde (Berlin 1927, Paris 1935, Rome 1935, Iassy 1940), avant de prendre racine outre-Atlantique sous le nom de *Turkish studies* dans la seconde moitié du siècle (Reed 1997, Lowry 2002).
- 5 On dispose donc d'un narratif historique bien établi. Plutôt que de le contredire en bloc, nous avons cherché à pluraliser l'idée même de commencement des études turques en mettant en évidence la multiplicité de leurs généalogies. Cela suppose d'adopter un cadre plus large (XVIII^e-XX^e) qui semble être celui d'une cristallisation intellectuelle avant que d'être institutionnelle, comme en témoigne la contribution de Despina Magkanari sur l'influence de la sinologie du XVIII^e siècle dans la conceptualisation européenne du fait turc. Cette périodisation, toutefois, reste souple, et n'exclut pas des élargissements ultérieurs.
- 6 Ainsi le présent projet « transturcologique » rejoint les entreprises historiographiques de plus en plus nombreuses qui visent à complexifier notre compréhension du phénomène orientaliste. Divers auteurs ont en effet entrepris depuis trente ans de contextualiser et de sociologiser la production de connaissances sur l'Orient (Vatin 1984 ; Valensi 1995 ; Mangold 2004 ; Irwin 2007 ; Lardinois 2007 ; Messaoudi 2008 ; Pouillon 2008 ; Marchand 2009 ; Pouillon et Vatin 2011 ; Tolz 2011 ; Burke III 2014). De manière générale, il s'agit de remettre en cause la lecture saidienne d'un orientalisme indifférencié (allant des humanités aux beaux-arts en passant par la littérature et l'architecture), entièrement assujéti à l'impérialisme occidental, au détriment d'un Orient monolithique et impuissant (Said 1978). Dans cette perspective, l'importance des « savoirs indigènes » dans la constitution de la turcologie mérite d'être réévaluée – autrement dit, nous avons pris au sérieux la contribution des acteurs dits orientaux à l'histoire de l'orientalisme. Plus largement, notre approche s'inspire du renouvellement des études sur l'histoire des sciences humaines et sociales en situation impériale et coloniale (cf. Conklin 2013 pour un

bilan historiographique) en général et de la pensée philologique en particulier (Rabault-Feuerhahn 2008).

Axes de recherche

- 7 La question de l'autonomisation des études turques se pose à la fois en termes intellectuels et institutionnels. En ce sens, elle relève de deux traditions historiographiques : d'une part l'histoire des idées scientifiques, d'autre part l'histoire sociale des sciences humaines et sociales. Le dossier suit ces deux perspectives à travers trois axes de réflexion, portant sur la définition (1), les acteurs (2) et les usages (3) des études turques.

1. Science des Turks ou science des langues turques ? Questions de définition

- 8 Une ambiguïté pèse sur la définition de la turcologie dont on n'a peut-être pas encore avisé toutes les implications. Celle-ci apparaît de façon limpide sous la plume de şükrü Halûk Akalın, alors président du Türk Dil Kurumu (Société turque de linguistique d'Ankara, TDK), à l'occasion d'un « symposium de turcologie » (publié en 2002³) :

La *turcologie* [Türkoloji], ou son équivalent en turc la *science de la turcité* [Türklük bilimi], est une branche scientifique qui, au sens large, s'intéresse à la turcité [Türklük]. Au sens étroit, la turcologie sert à désigner une branche scientifique traitant de la langue turque (Akalın 2002 : 11⁴).

- 9 La science de la turcité s'intéresse donc à... la turcité. Le fait est qu'on retrouve la même oscillation sous la plume de Hasan Eren (lui aussi un ancien président du TDK). Celui-ci fut, sur ses vieux jours, l'auteur d'un *Dictionnaire de la science de la turcité* (Eren 1998) dont le premier (et unique) volume est consacré aux « turcologues étrangers ». Le livre s'ouvre par un exercice de définition :

TURCOLOGIE [Türkoloji] (anc. *Türkiyat* ; fr. *turcologie*, alm. *Turkologie*, ang. *Turkology*) : nom d'une branche scientifique traitant des Turcs [Türkler] et plus particulièrement de la langue turque et de ses dialectes [Türk dil ve diyalektleri].

À la place de ce nom on a proposé l'expression *connaissance de la turcité* [Türklük bilgisi] (Reşit Rahmeti Arat).

Dans cet ouvrage, nous avons souhaité utiliser l'expression *science de la turcité* [Türklük bilimi] plutôt que *turcologie* pour désigner ce qui constitue la plus nationale de nos branches scientifiques [bizim en ulusal bilim kolumuz] (Eren 1998 : 24).

- 10 Voilà qui n'aide guère à lever l'ambiguïté. De même, à quelle universalité un savoir entendu comme « la plus nationale de nos branches scientifiques » peut-il prétendre ? Reste qu'on retrouve les mêmes acceptions : la turcologie, selon Hasan Eren, c'est soit l'étude de la langue turque, soit celle des peuples turcs — et de leur histoire, coutumes, croyances, « races » et autres *turcica* : autrement dit, tout ce que semble subsumer le terme abstrait de *Türklük* (« la turcité », « le fait turc »). On trouve enfin une définition approchante sous la plume du philologue et historien hongrois András Róna-Tas (1991) :
- 11 La turcologie est une branche de la science qui traite des Turks. Au sens le plus large, elle s'intéresse à n'importe quel fait relatif aux Turks. Mais, dans un sens plus étroit, elle traite de leur langue, de leur histoire, de leur littérature et d'autres pratiques culturelles. Dans ce livre, le terme *turcologie* sera utilisé pour un seul aspect de ces recherches, la

dimension linguistique. En conséquence, le terme turcologie sera utilisé pour désigner l'étude des langues turciques, de leur histoire et de leur état actuel. Nous nous intéresserons à l'histoire des langues turciques dans le but de reconstruire cette histoire, mais aussi afin d'accumuler des informations sur *l'histoire des gens et de leur culture*⁵ [*gaining data on the history of the people and their culture*] (Róna-Tas 1991 : 9).

- 12 Reprenons : la turcologie c'est l'objectivation d'un collectif (les Turks). C'est aussi la connaissance spécifique d'une civilisation. C'est enfin l'étude d'un groupe de langues, cette fois-ci entendues au pluriel, et non plus comme un continuum de dialectes d'une seule et même langue courant des Balkans à l'Asie centrale. Sur ce dernier point, le savant hongrois se démarque donc des deux auteurs précités : le singulier employé par Eren et Akalın renforce la conception panturquiste d'un bloc linguistique, voire ethnoculturel, d'envergure eurasiatique, tandis que le pluriel utilisé par Róna-Tas le ramène à sa diversité intrinsèque.
- 13 Il reste que le savant hongrois, tout comme ses collègues turcs, nous propose des définitions fort différentes. Les deux premières convoient l'idée à la fois essentialiste et téléologique d'une entité stable et cohérente à travers le temps. Tout comme la notion monolithique et abstraite de « turcité », elles font des Turks – entendus comme partie prenante d'une civilisation, d'une nation ou même d'une race – quelque chose comme une raison dans l'histoire, c'est-à-dire une destinée collective guidant les intéressés dans leurs pérégrinations continentales. Diverses incarnations de cette conception s'offrent à nous, qu'il s'agisse de *La turcité dans l'histoire du monde* du hungarologue hongrois (sic) László Rásonyi (Rásonyi 1942, Rásonyi 1971⁶), de *L'introduction à l'histoire générale des Turks* du Bachkir Zeki Velidi Togan (Togan 1946, Togan 1970) ou encore, plus proche de nous, de *l'Histoire des Turks* du Français Jean-Paul Roux (Roux 1984). L'acception étroite repose quant à elle sur l'attestation de positivités linguistiques cantonnées au statut de « simples » observables : des artefacts langagiers saisis dans l'espace-temps sans être nécessairement assignables à telle ou telle ontologie préétablie (race, peuple, ethnie, nation) ou, plus exactement, saisis en tant qu'ils sont eux-mêmes producteurs de catégorisations ethnoculturelles (« *gaining data on the history of the people and their culture* »). La nuance est certes fine et pourtant elle est essentielle : il s'agit de savoir sur quelle croyance phénoménologique première – celle qu'au commencement étaient des hommes, celle qu'à l'origine étaient des mots⁷ –, autrement dit sur quelle épistémologie fondatrice la « science du fait turc » est érigée.
- 14 Anticipons une objection, à savoir que les deux définitions envisagées ici, linguistique d'un côté, ethnographique (ou ethnologique) de l'autre, ne valent qu'à titre analytique : dans la pratique, elles ne sont nullement exclusives⁸. On l'évoquait plus haut : comme catégorie d'usage scientifique, la turcologie est née au XIX^e siècle, certes à l'horizon de la philologie comparée mais dans un contexte où la notion même de philologie n'était pas stabilisée, puisqu'elle oscillait entre une acception strictement linguistique et une conception recouvrant plus largement des préoccupations historiques, folkloriques et ethnographiques (Werner 2006). Cette « apesanteur disciplinaire » de la philologie en général et de la turcologie en particulier s'est révélée d'autant plus tenace qu'elle reposait sur la croyance – à bien des égards toujours prégnante – selon laquelle les langues constituent les pépinières des peuples ou, comme on le dirait plus volontiers aujourd'hui, des cultures (Gal ; Irvine 1995). Ainsi l'opération d'individuation des différentes *langues turques* aboutit presque immanquablement à la formalisation d'une grammaire anthropologique dans laquelle une série de *peuples turcs* sont identifiés à partir de « leur »

idiome. On trouve un exemple de cette superposition rarement explicitée entre registres linguistique et ethnoculturel sur la carte que Jean Deny annexe à sa *Grammaire de la langue turque* (Deny 1921) : les numéros figurant sur le document correspondent tantôt, en légende, à des glossonymes (« Yakoute », « Turk du Turkestan chinois », « Osmanli »), tantôt à des ethnonymes (« Tatars de l'Altai », « de Crimée », « de la Volga »). On notera d'ailleurs que cette individuation n'empêche pas la mise en scène d'un monde turc (ophone) homogène de la Roumèlie à la Yakoutie⁹.



LEGENDE.

1. Yakoute.	18. Turcs de Kazan.
2. Turcs de l'Altai.	19. Dniepr.
3. Turcs de l'Altai septentrional.	20. Koubouk.
4. Turcs de l'Altai méridional.	21. Karagouk.
5. Kirghiz.	22. Karakouk.
6. Turcs de la Sibirie occidentale.	23. Koutouk.
7. Turcs de la Sibirie orientale.	24. Kara-Sagouk.
8. Azerbaïdjan.	25. Turcs Kirghiz.
9. Kirghiz Kirghiz.	26. Boukha, Moutouk et Topyouk.
10. Kirghiz.	27. Turcs de la Volga.
11. Kara-Kirghiz.	28. Tchoukouchouk.
12. Turcomans.	29. Turcs de Crimée.
13. Kirghiz.	30. Kirghiz.
14. Turcs.	31. Tchoukouchouk.
15. Turcs de l'Asie centrale.	32. Turcs.

Remarque. — Dans toutes les cartes les chiffres ont été placés par la légende en une partie importante de la population. On trouve en outre sur cette carte les chiffres 1-32. Mais ces chiffres appartiennent à la langue turcienne. En fait les groupes, la carte est placée dans les lignes.

Fig.1. Carte et sa légende présentée en annexe de Jean Deny, *Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli)* (Paris, 1921).

- 15 À l'inverse, on imagine assez mal qu'un savant puisse être turcologue « au sens large » sans l'être au sens philologique, c'est-à-dire qu'on puisse étudier les présumés « peuples turcs » sans connaissance préalable des langues du même nom. À ce sujet, l'historien russe de l'Asie centrale Vassili Barthold apporte toutefois un contrepoint remarquable :

Pour comprendre l'histoire d'un peuple et sa culture, il faut d'abord connaître sa langue. Mais les sources littéraires de l'histoire turque sont surtout écrites dans les langues autres que le turc.

Même quand les Turcs abandonnèrent leur vie nomade pour la vie sédentaire, notamment dans les pays qu'ils ont conquis et où des États civilisés se sont constitués sous des dynasties turques, l'influence de la culture des peuples soumis fut si grande que la langue littéraire, surtout dans le domaine de la prose, fut la langue des vaincus et non la langue des vainqueurs¹⁰.

Parmi tous les États turcs, c'est seulement l'histoire de l'Empire ottoman qui peut être étudiée surtout d'après les sources historiques turques. Mais la langue de l'historien ottoman elle-même contient plus de mots arabes et persans que de mots turcs : elle est pour la majorité du peuple turc incompréhensible et offre peu

d'attrait pour le turcologue. Il n'existe presque pas d'œuvre historique en turc pur, et c'est pourquoi un turcologue devient rarement un historien des Turcs [de l'Empire ottoman].

[...]

[Inversement, il ne suffit pas] d'être turcologue pour écrire l'histoire des peuples turcs. Suivant l'époque qu'on étudie, il faut être également ou bien sinologue, ou bien arabisant, ou bien iranisant (Barthold 1947 : 5-6, cité dans Szurek 2013 : 388-389¹¹).

- 16 Si la citation reconduit la prégnance du culturalisme glossocentrique précité (une langue = une culture = un peuple), elle illustre surtout la résistance que les formations historiques turcophones vient opposer à cette équation. Et c'est là ce qui fait précisément toute la difficulté qu'il y a à définir la turcologie. Car de deux choses l'une : soit le turcologue est celui qui se soucie prioritairement des faits de langue et secondairement seulement de leurs auteurs (ainsi que l'entend Barthold), soit il s'intéresse d'abord aux Turcs « en tant que tels » (et il lui faut alors maîtriser d'autres langues que celles qu'on appelle turques).
- 17 En Europe, de nos jours, c'est apparemment la définition linguistique qui prévaut : « l'usage français, écrit François Georgeon, réserve le terme de turcologie aux études concernant les langues turques : philologie, grammaire, linguistique » (Georgeon *et al.* 2015). Même chose en Allemagne où la *Turkologie* (qui y jouit, contrairement à la France où elle peine à se renouveler, d'une solide infrastructure universitaire et éditoriale) est d'abord conçue et pratiquée comme une science philologico-linguistique¹². En témoigne la collection « Turcologica » chez Harrassowitz (créée en 1980 par le Suédois Lars Johanson) : plus d'une centaine de titres parus à ce jour dans divers domaines de la linguistique. Suivant ces orientations, on dira qu'on est « turcologue » soit parce qu'on a fait de telle langue turque son objet de recherche, soit parce qu'on étudie des documents principalement composés dans telle ou telle autre.

Je suis « turcologue », écrit par exemple Nicolas Vatin, parce c'est en langue turque-ottomane qu'est écrite ma documentation ; je suis « ottomaniste », parce que c'est à l'histoire de cet empire composite que je m'attache. Un empire turc mais qui n'est pas que cela. Les « études ottomanes » concernent avant tout le turcologue – et savoir le turc est assurément essentiel –, mais aussi l'helléniste, l'arabisant, le slavisant, l'arménisant, le kurdologue... (Vatin 2001 : 56)

- 18 La turcologie, en substance, n'aura donc pour elle ni race ni empire ; elle ne sera, selon l'expression consacrée, *ni juive ni grecque* – pas même turque. Ou plutôt elle sera tout cela à la fois. La première occurrence du mot « turcologue » plaide en faveur de cet œcuménisme. Elle intervient, à notre connaissance, dans les comptes rendus de séances de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, qui se font l'écho d'une communication donnée le 3 avril 1838 par l'orientaliste français Marie-Félicité Brosset. Celui-ci présentait son travail dans les archives du primat arménien de Constantinople Avédik (1702-1706) :
- Parmi les pièces de cette première communication se trouvait le manuscrit autographe des mémoires, poésies et compositions religieuses d'Avédik. Je lus ou traduisis le tout, autant que me le permettait un nombre prodigieux de mots turks répandus au milieu des phrases arméniennes, dont j'espérais avoir plus tard le sens par le secours de quelque Arménien ou de quelque savant français turcologue (Brosset 1838 : 88, cité dans Szurek 2014 : 344).
- 19 On est turcologue parce qu'on sait du turc, voilà tout. Et qu'importe si, fort de cette compétence, on écrit l'histoire de l'Église d'Arménie ou celle du royaume de Lilliput : les mots ne connaissent pas les frontières qu'on impute à la « race », à la « civilisation » ou à

la « communauté » (voir la contribution de Marie Bossaert sur les « Arméniens de la turcologie », qui font de la turcophonie une carrière). Le Français Louis Bazin allait peut-être encore plus loin quand, dans son « bilan provisoire » de la turcologie (1958), il décrivait :

une spécialité assez compréhensive pour que ceux qui s'en réclament, sous le nom de turcologues, puissent, en tant que tels, étudier l'ethnographie des Yakoutes du Grand-Nord dans la région de Verkhoïansk, les chants des janissaires d'Alger, les Inscriptions de Mongolie du VIII^e siècle, ou les particularités de la tradition judaïque chez les Karaïm de Pologne.

La définition de la turcologie contemporaine est exclusivement d'ordre linguistique : le turcologue est un chercheur qui étudie, soit pour eux-mêmes, soit pour connaître directement les peuples qui les parlent, les nombreux idiomes étroitement apparentés entre eux, connus depuis douze siècles, largement répandus à travers l'Eurasie (avec, même, des îlots en Afrique méditerranéenne), qu'on appelle, au sens le plus large, des langues turques, et dont le « turc » tout court (celui de Turquie), n'est qu'un spécimen, important certes, mais particulier (Bazin 1958 : 98-99).

20 Être turcologue ce serait donc être avant tout praticien (c'est-à-dire philologue), si ce n'est à proprement parler spécialiste (autrement dit linguiste), de telle ou telle des langues turques. L'ubiquité de ces idiomes, de la Sibérie au Maghreb via le Caucase et l'Europe centrale, ne peut que décourager toute conception ethnicisée de la turcologie. Elle semblerait même mettre en péril le qualificatif d'« aire culturelle », dans la mesure où la turcologie, peut-être plus que d'autres sciences ethno-philologiques, conduit souvent les chercheurs à traverser les frontières ethniques, linguistiques ou « civilisationnelles » sur lesquelles se fonde le morcellement du monde en multiples *area studies*.

21 À ce compte-là, la turcologie pourrait même prédisposer à l'universalisme. Dans les *Mélanges Mantran* publiés à Zaghuan (Tunisie) par l'historien et ottomaniste Abdeljelil Temimi (1988), le même Bazin propose des « notes d'anthroponymie turque ancienne » à partir de l'étude d'une stèle de la vallée de l'Iénisseï (Sibérie). Vers la fin du texte, l'érudition le cède à des réflexions plus personnelles. Le professeur à l'École des langues orientales rappelle que Robert Mantran et lui-même furent camarades d'études rue de Lille pendant la guerre. Il clôt l'éloge de son ami en détournant la fameuse profession de foi humaniste du poète latin Térence (lui-même réputé d'origine berbère) « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » :

En achevant cette étude qui lui est dédiée, nous tenons certes à rendre hommage au savant et probe historien de l'Empire ottoman et de la Turquie qu'est Robert Mantran, mais plus encore à apporter le témoignage d'une longue et fidèle amitié. Notre camaraderie d'étudiants, commencée il y a plus de quarante ans à l'École des Langues Orientales dans la dure période de la dernière guerre, s'est bientôt approfondie en une fraternelle affection, jamais démentie tout au long de nos carrières parallèles de turcologues. Robert Mantran, bienveillant et chaleureux, enthousiaste dans sa vocation scientifique et dévoué dans sa mission d'enseignement, se tenant toujours à l'écart des polémiques et des rivalités, a beaucoup contribué à assurer l'harmonie et la coopération au sein de la turcologie française et internationale.

Sa curiosité ne se borne pas à l'aire, déjà très vaste, de ses spécialités : il éprouve un intérêt empreint de sympathie pour les diversités culturelles du monde turc, ancien ou moderne. C'est pourquoi nous osons lui offrir cette étude anthroponymique éloignée, dans le temps et dans l'espace, de ses domaines familiers, sachant bien que rien de turc ne lui est étranger (Bazin 1988 : 50).

- 22 Il serait tentant de conclure que la turcologie est un humanisme : la question est de savoir si elle n'est que cela. Ni discipline ni aire culturelle, tout au plus un agrégat de « spécialités » ou de « domaines » plutôt mal gardés, la turcologie apparaît plutôt, sous la plume du savant français, comme une « curiosité », un « intérêt », une « sympathie » : autant de catégories relevant des registres affectif, philosophique et à la rigueur politique plutôt que scientifique. On aurait tort de penser que Louis Bazin ne prenait pas la turcologie au sérieux : pour lui, elle semble cependant moins un gage de cohérence épistémique qu'une promesse de convivialité académique et de cosmopolitisme intellectuel. C'est déjà beaucoup et ça n'empêche pas l'érudition, dira-t-on, mais ce n'est pas forcément de quoi nourrir une définition. Dans ces conditions, il convient de déplacer la question : plutôt que de chercher à définir la turcologie, tâchons de mieux cerner ceux qui la font.

2. Qui sont les acteurs de la turcologie ?

La politique des petits nombres

- 23 Étudier la turcologie en partant de ses acteurs : le choix d'une observation rapprochée qui a guidé ces *Transturcologiques* ne tenait pas seulement du parti pris méthodologique. La configuration même de notre objet – en l'occurrence, le petit nombre de ses acteurs, du moins jusqu'à une période récente – a rapidement imposé une telle focale. À moins, peut-être, de mener une prosopographie exhaustive de ses contributeurs (envisageable si l'on s'en tient au seul domaine académique), en comparant pays par pays les modalités de certification et de légitimation, les origines sociales, géographiques et confessionnelles des spécialistes reconnus de turc (ou du monde turk) ou encore le *cursus honorum* du turcologue, il serait imprudent de chercher à généraliser des observations faites à partir d'un faible nombre d'individus.
- 24 Dans la mesure où la turcologie constitue un territoire à faible densité de population, les personnalités des savants, leurs inclinations politiques, leurs goûts et dégoûts façonnent le champ et déterminent l'orientation des recherches. Comme l'écrit Christoph K. Neumann dans l'essai qu'il consacre à Franz Babinger, « avec une si faible population dans les études turques, le tempérament individuel, l'idiosyncrasie psychique et la vision personnelle sont nécessairement surdéterminés. Tout au long du XX^e siècle, l'histoire des études turques doit être approchée comme une histoire des individus et de leurs réseaux, plutôt que des institutions ou des écoles de pensée ». Nous avons de fait privilégié les études de trajectoires, individuelles ou collectives – et d'abord celles des acteurs évoluant dans le milieu académique proprement dit, sans perdre de vue que son degré d'autonomie (notamment vis-à-vis du pouvoir politique) et son périmètre sociologique varient considérablement d'une époque et d'un pays à l'autre. Nous avons également examiné les circulations des hommes et des objets, ainsi que les réseaux des protagonistes. La correspondance des savants constitue un type de source précieux à cet égard. Entre autres fonds inédits, et prometteurs, citons celui de Franz Babinger, justement, conservé à la bibliothèque d'État de Bavière à Munich, présenté en février 2016 lors de notre rencontre préparatoire à Istanbul (C. Neumann).
- 25 Il est entendu que les études turques ne se cantonnent pas au seul monde universitaire : non seulement les turcologues en chaire ont souvent plusieurs casquettes (cf. *infra*) mais la turcologie est aussi le fait d'acteurs non universitaires – c'est même l'une de ses

caractéristiques. Un exemple est le médecin Rıza Nur qui publie presque seul sa *Revue de turcologie* à Alexandrie entre 1931 et 1938. Ministre de la Santé du gouvernement d'Ankara en 1920, ce dernier a dû fuir, d'abord à Paris puis en Égypte, la répression qui s'est abattue à la fin des années 1920 sur les anciennes élites unionistes. Il n'est pas impossible que l'exilé ait délibérément choisi de donner à sa propre revue le nom même de l'organe de l'Institut de turcologie d'Istanbul, la *Türkiyât Mecmuası*, pour mieux lui faire concurrence. « Rıza Nour », comme il se fait appeler, entretient d'ailleurs une controverse avec son directeur Köprülüzâde Mehmed Fuad qui tourne au règlement de compte :

L'affaire est entendue : Fuad Bey, depuis qu'il est entré sur la scène de la turcologie, a montré l'incroyable étendue de son ignorance et commis des erreurs toutes plus effroyables les unes que les autres ; il avait déjà fait preuve de cet état d'esprit typique dans d'autres travaux mais cette fois il s'est révélé au grand jour ; cet état d'esprit, c'est la mesquinerie extrême de celui qui veut se retrouver seul sur la scène en Turquie et qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour y parvenir. D'ailleurs, il y a de cela bien longtemps, je lui avais donné le surnom, à cause de cette attitude, de "dictateur de la science en Turquie" [...] (Rıza Nour 1935 : 100)¹³.

- 26 Au-delà de l'anecdote, l'épisode illustre l'étroitesse du « milieu turcologique » turc aussi bien qu'international, et la porosité de celui-ci aux conflits interpersonnels autant qu'aux clivages politiques.

La spécialisation turcologique

- 27 À quel moment les orientalistes se muent-ils en turcologues ? Et cette mue est-elle jamais complètement réalisée ? Le parcours chronologique qui est celui du numéro – des érudits du XVIII^e siècle aux intellectuels bureaucrates de la Guerre froide – apporte de nombreux éclairages sur la dimension institutionnelle mais aussi intellectuelle du processus de spécialisation et d'autonomisation de la turcologie au sein de l'orientalisme savant. On en a évoqué plus haut les principaux jalons : là où elles n'étaient qu'un appendice de l'orientalisme, souvent regardé de haut par les spécialistes de l'arabe et le persan, les langues turques deviennent un objet légitime et des savants s'y consacrent exclusivement ; des chaires labellisées « turcologie » sont créées et la matière fait son entrée dans les cursus universitaires ; des organes collectifs *ad hoc* apparaissent (associations, revues, sections de congrès des orientalistes). Ce phénomène se joue entre le dernier tiers du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle.
- 28 Jusqu'au milieu du XX^e siècle (si ce n'est au-delà), les orientalistes rebaptisés turcologues continuent toutefois à être formés dans plusieurs langues (à commencer par l'arabe et le persan). Inversement, les arabisants peuvent faire œuvre turcologique. Ainsi Carl Brockelmann – auquel on prête le mot selon lequel « un turcologue est un arabisant raté » (cité par Irène Beldiceanu-Steinherr dans Vatin 2001 : 35) – est-il l'un des premiers, au début des années 1920, à publier des travaux sur le *Diwan* de Mahmoud de Kachgar, dont le manuscrit a été découvert quelques années auparavant. Tout l'intérêt des études de trajectoire est de permettre de saisir cette pluralité de facettes. Il n'est d'ailleurs pas rare que lesdits turcologues continuent à travailler sur toutes ces langues au cours de leur carrière. De même, l'intitulé des chaires n'est pas univoque : Babinger détient la chaire de turcologie de l'université de Munich mais elle est couplée avec celle d'« Histoire et culture du Proche-Orient », et surtout il se fait une idée très ottomano-centrée de ce que sont la turcologie et les études turques (C. Neumann). Il importe enfin, pour comprendre comment s'est construite la turcologie, de ne pas s'en tenir au versant « occidental »

(c'est-à-dire islamique) de l'orientalisme : dans son article, Despina Magknari rappelle ainsi tout ce que la définition d'une aire culturelle turcique doit aux sinologues du XVIII^e siècle.

À la recherche des « subalternes » des études turques

- 29 On lit souvent que la turcologie a d'abord été pratiquée à l'extérieur du monde turcophone, en particulier en Europe et en Russie. Ce type d'énoncés est problématique. D'une part, il tend à minimiser, sinon à écarter la contribution objective des savoirs et des savants « indigènes » à la constitution de la turcologie institutionnalisée à partir du second XIX^e siècle. D'autre part, ce genre de considérations favorise la représentation – répandue dans les études orientales – d'une césure radicale entre les « sources » (turques, orientales) et « l'analyse » (européenne, russe). L'un des apports importants de ce dossier est d'aller à rebours de cette représentation en mettant l'accent sur la présence permanente d'Orientaux à tous les postes de la chaîne de production turcologique. En cela nous nous inscrivons dans une réflexion historiographique plus large sur la place des Orientaux dans l'orientalisme (Valensi 2008 ; Pouillon et Vatin 2011).
- 30 Les Orientaux qui ont fait la turcologie ont donc toute leur place dans ce numéro : les Ottomans d'abord – sur ce point M. Bossaert nous invite à ne pas « turquifier la turcologie » avant l'heure –, les Turcs bien sûr (entendu au sens civico-politique de ressortissants de la Turquie républicaine) et enfin les « Turcs de l'extérieur » (*Diş Türkler*) – désignation éminemment ethnocentrique par laquelle la Turquie d'Ankara exotise les turcophones qui vivent hors de ses frontières. Comme le relève Zaur Gasimov, les Turcs de Russie, caucasiens notamment, sont les vecteurs de transferts massifs de savoirs de l'espace russe vers la Turquie, où ils jouent un rôle considérable dans la construction d'une turcologie « nationale », tant du point de vue scientifique qu'organisationnel. Ce transfert – dont l'importance tend à être minorée par l'historiographie de Turquie – passe essentiellement par une intense activité de traduction. Les Turcs de Russie jouent de même un rôle de premier plan dans la création de l'Institut de recherche sur la culture turque (*Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü*) en 1961, dont İlker Aytürk étudie la genèse idéologique et institutionnelle. L'un de ses fondateurs, le turcologue Ahmet Temir, à la tête de l'institution de 1962 à 1975, est né à Kazan et n'arrive en Turquie que dans les années 1950. L'orientation de la turcologie vers l'Asie centrale et vers tout un monde turc (ique) non anatolien, justement inscrit au programme du TKAE, leur doit beaucoup, même si les racines de ce déplacement sont bien plus lointaines. Si on remonte bien plus loin dans le temps (XI^e siècle), on peut, adoptant une position « nativiste » pour mieux prendre le contrepied de l'eurocentrisme dominant, faire commencer la turcologie à Bagdad, avec Mahmoud de Kachgar, auteur d'un célèbre *Dictionnaire de la langue turque* considéré comme le premier du genre. Parmi les différentes généalogies possibles de la turcologie, Emmanuel Szurek nous met toutefois en garde contre un piège symétrique : celui de l'assujettissement, au XX^e siècle, de la turcologie au nationalisme turc.
- 31 La relégation des Orientaux dans l'historiographie va de pair avec leur statut au sein même des institutions orientalistes occidentales : répétiteurs, assistants, enseignants. En effet, les universitaires ne travaillaient pas seuls. La question des « répétiteurs indigènes », c'est-à-dire d'enseignants turcophones originaires dans leur immense majorité de l'Empire ottoman, est centrale. Or, au XIX^e siècle – comme du reste pendant toute la période moderne – ce sont des Arméniens ottomans qui dominent cette fonction

dans les écoles de langues orientales en Europe, comme le montre M. Bossaert, qui souligne plus généralement l'importance des Arméniens dans la production et la transmission des savoirs turcologiques entre l'Empire ottoman et l'Europe.

- 32 À partir du tournant du siècle, toutefois, et plus encore après la révolution jeune-turque de 1908 se manifeste un souci croissant de faire coïncider la langue et l'ethnicité – de faire enseigner le turc par de « vrais Turcs », autrement dit, par des Ottomans musulmans. C'est là l'un des effets de la montée en puissance du nationalisme turc sur les études turques. C'est d'ailleurs cette orientation nationaliste qui a contribué à faire disparaître ces figures de l'histoire de la turcologie, dont elles étaient partie prenante. Toute notre entreprise consiste justement à envisager le rôle des Orientaux en pensant la catégorie d'« indigènes » à rebours de ce type de téléologies nationales.

Des turcologues pas très académiques

- 33 Les turcologues, nous le disions, ne sont pas forcément des universitaires. Ils le sont d'autant moins que l'universitarisation de la turcologie est un phénomène récent. En Europe, en Russie, dans l'Empire ottoman, nombre de diplomates, d'hommes de lettres, de militaires ou de juristes s'intéressent au monde turc et produisent des travaux scientifiques – à l'image de l'économiste, homme politique et juriste italien Luigi Luzzatti, qui se penche sur la constitution ottomane de 1908 (Luzzatti 1908). Il y a là quelque chose qui tient aux origines pratiques de l'étude du turc, quand cette dernière servait d'abord, tout du moins en Europe et en Russie aux relations avec le redouté voisin ottoman. Au XVII^e siècle, le baile de Venise Giovanni Battista Donà (1627-1699) était l'un des premiers à explorer la littérature ottomane, et montait avec ses *Giovani di lingua* une équipe pour en transcrire les textes, les traduire et les faire connaître au public européen (Donado 1688). La turcologie ne s'enracine-t-elle pas, du point de vue disciplinaire, dans des institutions qui sont d'abord des lieux de formation à l'interprétariat, comme l'École spéciale des langues orientales vivantes de Paris ou l'Institut oriental de Naples, à la différence des études arabes ou hébraïques qui ont de longue date droit de cité dans l'Université (Bossaert 2016) ?
- 34 Plusieurs drogmans-orientalistes ont déjà retenu l'attention (Özdalga 2006, Samaha 2010), à commencer par l'Autrichien Joseph von Hammer-Purgstall (Mangold 2011). Mais des figures de diplomates comme l'Allemand Johannes Heinrich Mordtmann ou le Français François-Alphonse Belin mériteraient de plus amples études. La question est de savoir jusqu'à quand ces individus, qui sont membres des sociétés asiatiques et contribuent aux revues savantes, sont considérés comme légitimes dans un milieu en voie de professionnalisation.
- 35 Du XVII^e au début du XX^e siècle, les missionnaires comptent également parmi les hommes de terrain dont les écrits ont nourri la turcologie européenne, et ce d'abord parce qu'ils ont une connaissance intime, pratique, des cultures et des langues qui va bien au-delà des besoins de l'apologétique. C'est lors de son séjour en Chine que le jésuite Claude Visdelou apprend le chinois et découvre les sources qui l'amèneront à proposer une relecture de l'histoire de l'espace centrasiatique (D. Magkanari). Dans le sillage des *mission studies* ouvert par les historiens modernistes, il vaudrait la peine de creuser la question du poids de ces ambassadeurs religieux et de leurs innombrables dictionnaires unilingues et bilingues, manuels de langue et grammaires de turc dans la formalisation d'un savoir académique. À la différence des missionnaires, les militaires sont beaucoup moins visibles

dans ce dossier. Leur rôle dans la connaissance du territoire, de la langue, des pratiques politiques ottomans ou turks n'est pourtant plus à démontrer (Débarre 2016, Bossaert 2016, Lamrhari 2016). Dans certains cas, comme en Russie, la turcologie militaire est même une branche à part entière des études orientales (Z. Gasimov). Ces recherches militaires ne se cantonnent pas aux périodes de conflit, au contraire : elles se font en basse continue, notamment pour préparer les conflits.

3. À quoi sert la turcologie ?

- 36 Ce dernier point nous invite à aborder une dernière question : celle des usages de la turcologie et du rôle social et politique des turcologues. La typologie qui va suivre se veut à la fois un bilan de ce dossier et une proposition en vue de recherches futures, étant entendu que les idéaux-types présentés ci-dessous ne sont ni exclusifs ni exhaustifs. Les mêmes cas peuvent donc relever de plusieurs catégories, et peuvent en changer dans la diachronie.
- 37 On l'a dit : l'étude des langues turques s'est développée en Europe et dans les Empires russes et ottoman à des fins drogmanales, diplomatiques, missionnaires, commerciales et militaires bien avant que d'être académiques. C'est là une différence notable avec les autres langues du Proche-Orient (arabe, hébreu, persan). Renseignement, expertise géopolitique, cartographie, propagande : l'activité des turcologues académiques ne se cantonne pas non plus aux murs de l'Université. Bien souvent, ils ont plusieurs casquettes. Ces pratiques font droit à l'idée d'une pluralité de *turcologies professionnelles*, susceptibles de se diviser en autant de sous-types : la *turcologie drogmanale* déjà explorée et certainement la mieux connue (Hitzel 1995, Testa 2003, Rothman 2012) ; la *turcologie militaire* (Lamrhari 2016) ; la *turcologie missionnaire*.
- 38 La porosité entre doctrines nationalistes et productions scientifiques est un phénomène amplement démontré pour l'Europe (Thiesse 1999). De même, aux XIX^e-XX^e siècles, les études turques se développent en lien étroit avec la construction des identités nationales et des États-nations. Il s'agit alors de poser la question du « turquisme académique » dans l'Empire ottoman tardif et dans la Turquie républicaine (Szurek 2013) ou du « panturquisme académique » dans l'Ouzbékistan contemporain (Toutant 2016). Toutefois, plutôt que de se focaliser sur les seules *turcologies nationalistes*, telles qu'elles ont pu se développer dans les différents États turcophones, nous proposons le concept plus compréhensif de *turcologies nationalitaires* (catégorie plus large qui permet d'inclure les formes politiques, symboliques, culturelles ou économiques et idéologiques qui jalonnent les processus de constructions nationales). Autrement dit, il s'agit d'interroger le *turquisme méthodologique* (au même titre que l'on parle de nationalisme méthodologique) de la turcologie. Le fait que les nationalistes musulmans turcophones de l'Empire ottoman aient réussi à faire advenir leur projet de création d'un État « turc », là où d'autres avaient échoué, a ainsi eu une importance décisive dans la façon dont on pratique les études turques en Turquie comme dans le reste du monde. Et ce jusqu'à aujourd'hui : le poids de la Turquie et de l'Empire ottoman reste énorme et l'on peut à bon droit les considérer comme centres de gravité du domaine, tant sur le plan des objets que de la production savante.
- 39 Ce résultat est aussi le fruit d'une véritable « politique turcologique ». En Turquie, la *Türkoloji* procède de tout un arsenal d'institutions nationales – revues, congrès, instituts

(voir l'enquête de Veronika Hager sur la revue *Belleten*) – créées dès l'entre-deux-guerres et destinés aux besoins de légitimation domestique et internationale du nouvel État. La *turcologie de Turquie* constitue donc à la fois un cas et un type en soi. De ce point de vue, il vaut la peine de réinsérer les fantasmes scientifiques des années 1930 (thèses d'histoire, théorie de la langue-soleil) dans l'histoire de la turcologie, comme sous-type spécifique que l'on peut appeler la *turcologie kémaliste*, laquelle a pu largement survivre à la mort de Mustafa Kemal. On peut enfin se demander si la politique scientifique et universitaire du régime AKP actuel n'est pas en train d'inventer sa propre *turcologie islamo-nationaliste*.

40 Corollaire de cette turcologie nationalitaire turque : la *turcologie post-ottomane*. Il est en effet d'autres turcologies d'après l'Empire, c'est-à-dire qui se développent dans des États issus de régions autrefois ottomanes. Ce type est peu représenté dans notre dossier, mais il avait été abondamment discuté lors de la rencontre d'Istanbul, autour du cas roumain qu'avait présenté Silvana Rachieru. Le problème de la conciliation entre usages nationalistes (volontiers turcophobes) et patrimoniaux (face à un héritage riche d'archives de pierre autant que de papier) se pose à tous les États balkaniques (Bulgarie, [ex-]Yougoslavie, Grèce, Albanie etc.). La question des usages politiques de la turcologie reste largement à explorer dans d'autres régions issues de l'Empire ottoman. Du côté proche-oriental d'abord : les cas égyptien, libanais, irakien sont faiblement documentés ; l'histoire politique de la turcologie israélienne mériterait d'être étudiée. Du côté maghrébin ensuite, en particulier algérien et tunisien (qu'est devenu le Centre d'études et de recherches ottomanes et morisques de documentation et d'information?).

41 Bien qu'abordée en filigrane dans le cadre de ce dossier, la question de savoir s'il existe une *turcologie coloniale* mérite d'être sérieusement envisagée. Elle se pose à l'aune de différents cas de domination impériale ou coloniale, que cette domination ait été effective - la Russie colonisant l'Asie centrale et la Sibérie au second XIX^e siècle ; l'Italie s'emparant de la Libye ottomane à partir de 1911 - ou seulement amorcée - les projets allemands de colonisation de l'Anatolie au début du XX^e siècle (Fuhrmann 2006) ; dans le cadre d'un empire formel (la présence mandataire française dans le sandjak d'Alexandrette après la Première Guerre mondiale) ou informel (la mise en dépendance de l'Empire ottoman par les consortiums financiers européens à partir des années 1880). De même, on peut aisément concevoir que la turcologie turque des années 1930 a pu avoir, vis-à-vis des Kurdes qui se trouvaient à l'est de l'Euphrate (les « Turcs des montagnes »), une dimension proprement coloniale. Il reste que, mis à part les textes scientifiques explicitement colonialistes, il n'est pas toujours aisé de saisir la « colonialité » intrinsèque des productions savantes (c'est là un problème plus général des savoirs produits en situation coloniale). Prenons l'exemple d'Arminius Vambéry. En 1870, après un long périple en Asie centrale, celui-ci est nommé à la chaire de langues orientales de l'université de Budapest. Voici comment il rend compte dans ses Mémoires, publiés quatorze ans plus tard, de l'état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsque cette chaire lui fut confiée :

Tout d'abord, je brûlais d'envie de publier mes recherches linguistiques dans le domaine du turk oriental, à l'époque totalement négligé et méconnu en Europe ; car à l'exception des études de Quatremère et de deux savants russes, cette branche de la littérature orientale n'était que rarement effleurée. Je publiais donc mon *Cagataische Sprachstudien*, dans lequel j'intégrais des extraits de ces manuscrits que j'avais recueillis dans les bazars de Khiva, Boukhara et Meched, des œuvres de poètes et écrivains entièrement nouvelles pour nos orientalistes. J'ai ajouté un glossaire de turk oriental en français et en allemand, dont je suis fier de dire qu'il a été utilisé non seulement par nos meilleurs turkologues, tels que Pavet de Courteille

et Zenker, mais aussi par les Russes, qui depuis ont conquis ces pays, et continuent d'apprendre la langue des khanats, à partir de ma modeste contribution linguistique (Vambéry 1884 : 353).

- 42 Que Vambéry le vieux semble tirer quelque fierté de ce que les Russes aient utilisé l'œuvre de Vambéry le jeune pour y puiser des informations stratégiques ayant pu aider à la conquête du Turkestan puis son administration ne permet certes pas d'en faire un agent de l'impérialisme russe, mais le propos invite à s'interroger plus généralement sur les degrés d'implication des spécialistes de langue et de choses turques dans la colonisation.
- 43 On peut décider de travailler sur les Turcs parce qu'on les adore, ou parce qu'on les déteste. Il y a lieu dans le premier cas de parler de la *turcologie turcophile* (ou *adjuvante*), type particulier que l'on observe lorsque des savants témoignent vis-à-vis de la Turquie et des Turcs d'une empathie manifestement déterminée par des considérations extrascientifiques, en particulier par leur propre positionnement politique. L'un des meilleurs exemples de ces usages en Occident est celui de la turcologie française qui, pendant une bonne part du XX^e siècle, a témoigné d'une vive fascination pour la Turquie (unioniste, kémaliste, laïque) parce qu'elle y voyait une répercussion de leur « grande révolution » ou plus largement parce que les turcologues français partageaient (ou croyaient partager) avec les élites de ce pays un ensemble de convictions politiques et philosophiques (le républicanisme, le radicalisme, la laïcité). Au-delà du cas français, cette turcologie à la fois moderniste, séculariste et occidentaliste se retrouve plus largement dans une historiographie occidentale qui s'est longtemps montrée prompte à applaudir la marche turque vers l'Occident. D'autres formes et motifs de turcophilie sont bien entendu envisageables dans ce cadre et dès lors qu'on s'éloigne du contexte occidental.
- 44 La présence, permanente ou temporaire, de turcophones dans de nombreux pays affecte la manière dont on y pratique la turcologie. Cette présence peut tenir à l'existence d'un peuplement ancien ou au contraire résulter de mouvements migratoires plus ou moins récents – ainsi des Grecs et des Arméniens qui représentent les premières strates d'immigration turcophone en Europe occidentale dès le XVI^e siècle. Ces migrations peuvent être forcées, ce qui pose alors la question spécifique d'une *turcologie de l'exil*. Les savants originaires de l'Empire russe qui fuient la répression bolchévique en Turquie (Z. Gasimov) ressortissent par exemple à cette catégorie. Mais Ankara secrète ses propres exilés : Rıza Nour se réfugie à Alexandrie, Adnan Adivar assure le répétitorat de turc de l'École des langues orientales de Paris pendant toutes les années 1930, tandis que Pertev Boratav se fait embaucher au CNRS à Paris au début des années 1950 : autant de figures qui ont marqué les études turques au XX^e siècle.
- 45 Enfin, l'immigration ouvrière en Europe et aux États-Unis et la constitution d'une véritable diaspora amène à s'interroger sur ce que le fait d'« avoir des Turcs chez soi » fait à la turcologie – autrement dit, de l'existence ou non d'une *turcologie domestique*. Il s'agit ici de poser la question de la constitution d'un savoir turcologique en lien avec la gouvernance des populations en contexte majoritairement non-turc. À cet égard, l'influence de l'immigration turque sur la turcologie allemande, ou l'expertise des turcologues dans le pays à forte immigration turque où ils exercent (France, Allemagne, Autriche etc.) sont autant de pistes qui n'ont pas pu être creusées dans ce dossier mais qui mériteraient des investigations ultérieures.

46 Un autre thème s'est dessiné en filigrane durant le workshop, à l'évocation des expériences de la première moitié du siècle : la Grande Guerre. Elle est une expérience déterminante pour la turcologie et les turcologues, abondamment sollicités par les États et leurs armées pour leurs compétences linguistiques, à l'image d'un Babinger qui sert comme volontaire sous l'uniforme ottoman ou d'un Jean Deny réaffecté au début de l'année 1915, à sa demande, sur le front d'Orient. Tout comme la guerre de Crimée, un demi-siècle avant lui, le conflit entraîne la production d'ouvrages linguistiques à la chaîne – lexiques, manuels de conversation, grammaires sommaires (pour une liste de la production germanophone, cf. Kreiser 1987). Si bien qu'on pourrait envisager une dernière catégorie : la *turcologie de guerre*. La Première Guerre mondiale, en particulier, détermine en effet jusqu'à la politique de recrutement des « répétiteurs indigènes » au sein des écoles de langues orientales, où le remplacement progressif des Arméniens par des musulmans turcophones – à l'œuvre depuis la fin du XIX^e siècle – connaît un temps d'arrêt au profit d'une reconfiguration opposant les pays à répétiteurs turcs (les Puissances centrales, alliées de l'Empire ottoman) et ceux à répétiteurs arméniens (les pays de l'Entente). On peut à partir de l'expérience de la Grande Guerre – manifestation fondatrice – poser la question plus générale des usages de la turcologie en temps de guerre, dans les régimes autoritaires comme dans les démocraties libérales. On sait qu'il y a eu une turcologie nazie, de même qu'il a existé une turcologie soviétique. İlker Aytürk montre pour sa part qu'il y a eu une *turcologie de guerre froide* : à cette époque, le TKAE devient, à Ankara, un instrument du dispositif anticommuniste américain. Aux usages politiques domestiques viennent ainsi se superposer des enjeux internationaux, qui informent eux-mêmes la vie politique, culturelle, intellectuelle des nations. C'est l'une des leçons de ce dossier : les transformations dans l'ordre politique (inter)national affectent profondément les pratiques et la science turcologiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Akalın, Şükrü Halûk (2002). « Türkiye'de ve Dünyada Türk Dili Üzerine Çalışmalar ve Türk Dil Kurumu », *Yeni Türkiye* 43-46 (Türkoloji ve Türk Tarihi Araştırmaları I, II & III), pp. 11-17.
- Aksan, Virginia H. (2014). « What's up in Ottoman studies? », *Journal of the Ottoman and Turkish Studies Association* 1 (1-2), pp. 3-21. DOI : 10.2979/jottturstuass.1.1-2.3
- Aliyeva Esen, Minara (2011). « Rus Türkolojisinde Dil Öğretimi ve Eğitimi Meselesi Üzerine (1965-2011) », *Türkoloji Araştırmaları Dergisi* 6 (3), pp. 447-460.
- Aymes, Marc, Ferry, Maroussia., Özkoray, Hayri Gökşin (2012). « Aires culturelles et sciences sociales, ou les deux cultures : à propos du Séminaire interdisciplinaire d'études turques, La lettre de l'EHESS 55, URL : <http://lettre.ehess.fr/4461>.
- Aytürk, İlker (2004). « Turkish linguists against the West: the origins of linguistic nationalism in Atatürk's Turkey », *Middle Eastern Studies* 40, pp. 1-25. DOI : 10.1080/0026320042000282856
- Bacanlı Eyüp (2012). « Sibiry'a'daki Türkoloji Araştırmaları », *Gazi Türkiyat* 11, pp. 39-45.

- Barthold, Vassili (1947). *La Découverte de l'Asie : histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie*, trad. et éd. Basile Nikitine, Paris, Payot.
- Bartholomä, Ruth (2006). *Von Zentralasien nach Windsor Castle. Leben und Werk des Orientalisten Arminius Vambéry (1832-1913)*, Würzburg, Ergon Verlag.
- Basch, Sophie ; Chuvin, Pierre ; Espagne, Michel ; Seni, Nora ; Leclant, Jean (dir.) (2011). *L'Orientalisme, les orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international, Paris, Palais de l'Institut de France, 12-13 fév. 2010, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres.
- Bayart, Jean-François (2010). *Les études postcoloniales : un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010. DOI : 10.3917/pe.104.0912
- Bazin, Louis (1958). « La turcologie : bilan provisoire », *Diogène* 24, pp. 98-130.
- Bazin, Louis (1988). « Notes d'anthroponymie turque ancienne : l'inscription sibérienne de Barik-I (région de Touva) », in Temimi, Abdeljelil (ed.), *Mélanges offerts en hommage au Professeur Robert Mantran, Zaghuan*, Publications du CEROMDE, pp. 43-50.
- Bornet, Philippe ; Gorshenina, Svetlana. (dir.) (2014). *L'orientalisme des marges : éclairages à partir de l'Inde et de la Russie*, *Revue Études de Lettres* 2-3, Lausanne, Université de Lausanne.
- Bossaert, Marie (2013). « Les Arméniens et l'apprentissage du turc en Italie. Relais mekhitariste et croisements italo-ottomans (XIX^e-début XX^e siècle) », *Eurasian Studies* XI, pp. 85-122.
- Bossaert, Marie (2016). *Connaître les Turcs et l'Empire ottoman en Italie. Constructions et usages des savoirs sur l'Orient de l'Unité à la guerre italo-turque*, thèse de doctorat non publiée, Paris, EPHE, Florence, SUM-SNS.
- Brosset, Marie-Félicité (1838). « Histoire diplomatique du patriarche arménien de Constantinople, Avédik », *Bulletin scientifique publié par l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, IV.
- Burke III, Edmund (2014). *The Ethnographic State. France and the Invention of Moroccan Islam*, Oakland CA, University of California Press.
- Chatterjee, Partha. (1986). *Nationalist Thought and the Colonial World. A Derivative Discourse*, Londres, The United Nations University.
- Ciddi, Sinan ; Levin, Paul T. (2014). « Interdisciplinarity and Comparison in Turkish Studies », *Turkish Studies* 15 (4), pp. 557-570. DOI : 10.1080/14683849.2014.985482
- Conklin, Alice (2013). *In the Museum of Man. Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca-Londres, Cornell University Press.
- Cooper, Frederick (2005). *Colonialism in Question – Theory, Knowledge, History*, Berkeley : University of California Press.
- Copeaux, Étienne (1997). *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste, 1931-1993*, Paris, CNRS Éditions.
- Çoban, Erdal (2007), « Rásonyi, László », *İslam Ansiklopedisi* 34, pp. 459-460.
- Dakhliya, Jocelyne, Vincent, Bernard (dir.) (2011), *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe I. Une intégration invisible*, Paris, Albin Michel, 2011.
- Dakhliya, Jocelyne ; Kayser, Wolfgang (dir.) (2013). *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe II. Passages et contacts en Méditerranée*, Paris, Albin Michel.

Danforth, Nicholas (2016). « The Ottoman Empire from 1923 to Today », *Mediterranean Quarterly* 27 (2), pp. 5-27.

Débarre, Ségolène (2016). *Cartographier l'Asie Mineure : l'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain, 1835-1895*, Paris, Louvain, Dudley MA, Peeters.

Deny, Jean (1921), *Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli)*, Paris, Leroux.

Doğu Batı 20 (1-2) (2002). Numéros spéciaux : « Oryantalizm I » & « Oryantalizm II ».

Donado, Giovanni Battista (1688). *Raccolta curiosissima d'adaggi turcheschi trasportati dal proprio idioma nell'italiano e latino dalli giovani di lingua sotto il bailaggio in Costantinopoli dell'illustriss. et eccel. sig. Gio. Battista Donado...* Venise, Poletti.

Dor, Rémy (2004). « Bref historique de la chaire de langue turque de l'Institut des langues orientales de Paris », *Journal of Turkic Civilization Studies* 1, pp. 319-323.

Eissenstat, Howard (2014). « Children of Özal: The new face of Turkish studies », *Journal of the Ottoman and Turkish Studies Association* 1 (1-2), pp. 23-35. DOI : 10.2979/jotturstuass.1.1-2.23

Eren, Hasan (1998). *Türklük Bilimi Sözlüğü I. Yabancı Türkologlar*, Ankara, TDK.

Erners, Robert (1999). *Arabic Grammars of Turkic. The Arabic Linguistic Model Applied to Foreign Languages & Translation of 'Abū Ḥayyān al-'Andalusī's Kitāb al-'Idrak li-Lisān al-'Atrāk*, Leyde, Brill.

Ertürk, Nergis (2011). *Grammatology and Literary Modernity in Turkey*, Oxford, Oxford University Press. DOI : 10.1093/acprof:oso/9780199746682.001.0001

Ertürk, Nergis (2013). « Toward a Literary Communism: the 1926 Baku Turcological Congress », *Boundary 2*, 40 (2), pp. 183-213. DOI : 10.1215/01903659-2151848

Espagne, Michel (1993). *Le Paradigme de l'étranger : les chaires de littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf.

Espagne, Michel ; Lafi, Nora ; Rabault-Feuerhahn Pascale (dir.) (2014). *Silvestre de Sacy. Le projet européen d'une science orientaliste*, Paris, Le Cerf.

Fuhrmann, Malte (2006). *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, Francfort, Campus Verlag.

Gal, Susan ; Irvine, Judith T. (1995). « The Boundaries of Languages and Disciplines: How Ideologies Construct Difference », *Social Research* 62 (4), pp. 967-1001.

Georgeon, François ; Vatin, Nicolas ; Veinstein, Gilles (dir.), avec la collaboration d'Elisabetta Borromeo (2015), *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard.

Gülensoy, Tuncer (2012). *Türkiye Türkologları ve Türk Diline Emek Verenler (1800-1950: Türkolojinin 150 Yılı)*, Ankara, Akçağ.

Gümüşkılıç, Mehmet (2012). « Macaristan Türkolojisi Üzerine Bir Biyo-Biyografi Denemesi », *Electronic Turkish Studies* 7 (4), 2012, pp. 367-406.

Hitzel, Frédéric (dir.) (1995). *Enfants de langue et drogmans (Dil Oğlanları ve Tercümanlar)*, Istanbul, Yapı Kredi.

Hitzel, Frédéric (dir.) (1997). *Istanbul et les langues orientales, Actes du colloque*, Istanbul, 29-31 mai 1995, Paris, L'Harmattan.

İnalçık, Halil (2002). « Hermenötik, Oryantalizm, Türkoloji », *Doğu Batı*, 20:1, pp. 13-39.

Irwin, Robert (2006), *For Lust of Knowing: the Orientalists and their Enemies*, London-New York, Allen Lane.

- Işıksele, Güneş (2014). « Atlantisme et érudition. Dans les coulisses des *Philologiae Turcicae Fundamenta* (1948-1963) », in Işıksele, Güneş ; Szurek, Emmanuel (dir.), *Turcs et Français. Une histoire culturelle 1860-1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 353-356.
- Knüppel, Michael (s. d.), « Geschichte der Turkologie und türkischen Studien in Göttingen ». URL : <http://www.uni-goettingen.de/de/349075.html>
- Kolesnikov, Aleksandr Antonovich ; Kamalov, İlyas (2011). *Avrasya Türkologları Sözlüğü I*, tome 1 : *Rusya Türkologları (XX. Yüzyıl)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi.
- Kolesnikov, Aleksandr Antonovich ; Kamalov, İlyas (2012). *Avrasya Türkologları Sözlüğü I*, tome 2 : *Rusya Türkologları (XX. Yüzyıl)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi.
- Kononov, Andrey Nikolayevich (2009). *Rusya'da Türk Dillerinin Araştırılması Tarihi* (trad. Kamil Veli Nerimanoğlu, Nazım Muradov et Yakup Sevimli), Ankara, Türk Dil Kurumu.
- Kreiser, Klaus (ed.) (1987). *Germano-Turcica. Zur Geschichte des Türkisch-Lernens in den Deutschsprachigen Ländern*, Bamberg, Die Bibliothek.
- Kutalmış Mehmet (2014). « İlk Dönem (1700-1917) Rus Türkolojisinin Temel Özellikleri », *Uluslararası Sosyal Araştırmalar Dergisi* 7 (31), pp. 193-198.
- Lacroix, Bernard (1985). « Ordre politique et ordre social. Objectivisme, objectivation et analyse politique », in Grawitz, Madeleine ; Leca, Jean (dir.), *Traité de science politique*, t. III : *L'action politique*, pp. 469-565.
- Lamrhari, Loubna (2016). *Des savoirs militaires en situation impériale : les écrits des officiers français sur l'Empire ottoman et la Turquie (1878-1939)*, thèse de doctorat non publiée, université Montpellier III, 2 vol.
- Landau, Jacob M. (2014). « Arminius Vambéry: Traveller, Scholar, Politician, Middle Eastern Studies 50 (6), pp. 857-869.
- Lardinois, Roland (2007). *L'Invention de l'Inde : entre ésotérisme et science*, Paris, CNRS Éditions.
- Laut, Jens Peter (2013). *Was ist Turkologie? Überlegungen zu einem sogenannten Orchideenfach*, Istanbul, Orient-Institut Istanbul.
- Lellouch, Benjamin (2013). « Qu'est-ce qu'un Turc ? (Égypte, Syrie, XVI^e siècle) », *European Journal of Turkish Studies*, URL : <http://ejts.revues.org/4758>.
- Lewis, Bernard (2004). *From Babel to Dragomans: Interpreting the Middle East*, New York, Oxford University Press.
- Livet, Georges (1983). « Strasbourg et la turcologie. Esquisse d'un itinéraire », *Turcica* XV, pp. 13-30.
- Lockman, Zachary (2004). *Contending Visions of the Middle East. The History and Politics of Orientalism*, Cambridge-New York, Cambridge University Press.
- Lowry, Heath (2002). « The State of the Field: A Retrospective Overview and Assessment of Ottoman Studies in the United States of America and Canada, 1949-1999 », in Türk Tarih Kurumu (ed.) XIII. Türk Tarih Kongresi. Ankara, 4-8 Ekim 1999. Kongreye Sunulan Bildiriler, t. 1, Ankara, TTK Basımevi, pp. 1-59.
- Luzzatti, Luigi (1903). *La Costituzione turca e il suo significato scientifico nel diritto pubblico*, Rome, Nuova Antologia, 1908.
- Mahé, Alain ; Bendana, Kmar (dir.) (2004). *Savoirs du lointain et sciences sociales*, Saint-Denis, Bouchène.

- Mangold, Sabine (2004). Eine "weltbürgerliche Wissenschaft". Die deutsche Orientalistik im 19. Jahrhundert, Stuttgart, F. Steiner.
- Marchand, Suzanne L. (2009). *German Orientalism in the Age of Empire: Religion, Race, and Scholarship*, New York, Cambridge University Press.
- Menges, Karl (1961). *The Turkic Languages and Peoples. An Introduction to Turkic Studies*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Messaoudi, Alain (2015). *Les arabisants et la France coloniale : savants, conseillers, médiateurs, 1780-1930*, Lyon, ENS Éditions.
- Nerimanoğlu, Kamil Veli ; Öner, Mustafa. (trad.) (2008). 1926 Bakü Türkoloji Kurultayı (Tutanaklar). 26 şubat-6 Mart 1926, Ankara, TDK.
- Nicolas, Michèle ; Veinstein, Gilles (éd.) (1994). *Les Turcs. Des mots, des hommes*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Olender, Maurice (1989). *Les Langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- Örnek, Cangül (2012). « From analysis to policy: Turkish Studies in the 1950s and the diplomacy of ideas », *Middle Eastern Studies* 48 (6), pp. 941-959. DOI : 10.1080/00263206.2012.723630
- Özdalga, Elisabeth (2006). *The Last Dragoman: The Swedish Orientalist Johannes Kolmodin as Scholar, Activist and Diplomat*, Istanbul, Swedish Research Institute in Istanbul.
- Özdemir, Nebi (2005). « Almanya ve Berlin'deki Türkoloji Araştırmaları Tarihi ve Freie Universität Berlin – Türkoloji Enstitüsü », *Milli Folklor* 68, pp. 32-39.
- Pollock, Sheldon (2009). « Future philology? The fate of a soft science in a hard world », *Critical Inquiry* 35 (4), pp. 931-961. DOI : 10.2307/25599406
- Pouillon, François (dir.) (2008). *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, IISMM/Karthala.
- Pouillon, François (2011). « Introduction : mort et résurrection de l'orientalisme », in Pouillon, François ; Vatin, Jean-Claude (dir.), *Après l'Orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*, Paris, IISMM-Karthala, pp. 13-35.
- Pouillon, François, Vatin, Jean-Claude (dir.) (2011). *Après l'Orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*, Paris, IISMM-Karthala.
- Quataert, Donald ; Sayarı, Sabri (dir.) (2003). *Turkish Studies in the United States*, Bloomington, Indiana University Ottoman and Modern Turkish Studies Publications.
- Rabault-Feuerhahn, Pascale (2008). *L'archive des origines : sanskrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf.
- Rabault-Feuerhahn, Pascale (2010). « Langue, culture et classifications : Otto von Boehtlingk et l'étude du iakoute », *Slavica Occitania* 30, pp. 165-185.
- Rabault-Feuerhahn, Pascale, Trautmann-Waller Céline (dir.) (2008). *Itinéraires orientalistes entre France et Allemagne*, *Revue germanique internationale*, 7.
- Raj, Kapil (2007). *Relocating Modern Science: Circulation and the Constitution of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave MacMillan.
- Rásonyi, László (1942). *Dünya Tarihinde Türklük*, [Istanbul], [ideal Matbaa].
- Rásonyi, László (1971). *Tarihte Türklük*, TKAE.

- Reed, Howard. A. (1997). « Perspectives on the Evolution of Turkish Studies in North America since 1946 », *Middle East Journal* 51 (1), pp. 15-31.
- Rıza Nur [Rıza Nur] (1935). « Köprülüzade Fuad Beyin Cevabına Cevab (Türk Dili ve Edebiyatı Hakkında Araştırmalar. Köprülüzade Mehmet Fuat. İstanbul, 1934) », *Revue de Turcologie* 5, pp. 99-162.
- Róna-Tas, Andras (1991). *An Introduction to Turkology*, Szeged, Universitas Szegediensis de Attila József Nominata.
- Rothman, Natalie (2012). *Brokering Empire. Trans-imperial Subjects Between Venice and Istanbul*, Ithaca, NY-London, Cornell University Press.
- Roux, Jean-Paul (1984). *Histoire des Turcs. Deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, Paris, Fayard.
- Sadoğlu, Hüseyin (2003). *Türkiye'de Ulusçuluk ve Dil Politikaları*, İstanbul, Bilgi Üniversitesi.
- Said, Edward W. (1978). *Orientalism*, New York, Pantheon Books.
- Said, Edward W. (2000). *Culture et impérialisme* (trad. P. Chemla), Paris, Fayard.
- Samaha, Charles Malouf (2010), *Nassif Mallouf: Dragoman and Orientalist (1823-1865)*, İstanbul, Isis Press.
- Saunier, Pierre-Yves (2013). *Transnational History*, New York, Palgrave Macmillan. DOI : 10.1007/978-1-137-35175-3
- Sibeud, Emmanuelle (dir.) (2004). « Les sciences sociales en situation coloniale », *Revue d'histoire des sciences humaines* 10.
- Sökmen, Müge Gürsoy ; Ertür, Başak (dir.) (2008). *Waiting for the Barbarians. A Tribute to Edward Said*, Londres-New York, Verso.
- Szurek, Emmanuel (2013). *Gouverner par les mots. Une histoire linguistique de la Turquie nationaliste*, thèse de doctorat non publiée, Paris, EHESS.
- Szurek, Emmanuel. (2014). « Les Langues orientales, Jean Deny, les Turcs et la Turquie nouvelle. Une histoire croisée de la turcologie française (XIX^e-XX^e siècles) », in Işıksel, Güneş ; Szurek, Emmanuel (dir.), *Turcs et Français. Une histoire culturelle 1860-1960*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 327-352.
- Tarih ve Toplum 247 (2014). Numéro spécial : Dil Okulları ve Oryantalizmin Doğuşu.
- Tekin, Talât (1959). « Sovyet Rusya'da Savaşın Sonra Türkoloji Çalışmaları », *Türk Dili Araştırmaları Yıllığı-Belleten*, pp. 379-406.
- Temir, Ahmet (1991). *Türkoloji Tarihinde Wilhelm Radloff Devri. Hayatı, İlmî Kişiliği, Eserleri*, Ankara, TDK.
- Testa, Marie de ; Gautier, Antoine (2003). *Drogmans et diplomates européens auprès de la Porte ottomane*, İstanbul, Isis.
- Thiesse, Anne-Marie (2001). *La Création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil.
- Togan, Zeki Velidi (1970). *Umumî Türk Tarihine Giriş: En Eski Devirlerden 16. Asra Kadar*, İstanbul, Edebiyat Fakültesi Basımevi.
- Tolz, Vera (2011). *Russia's Own Orient: The Politics of Identity and Oriental Studies in the Late Imperial and Early Soviet Periods*, Oxford, Oxford University Press.

- Toutant, Marc (2016). « De l'indigénisation soviétique au panturquisme académique », *European Journal of Turkish Studies* 22. URL : <http://ejts.revues.org/5308>
- [TALD] Türkiye Araştırmaları Literatür Dergisi 15 (2010). Numéro spécial : Dünyada Türk Tarihçiliği.
- Valensi, Lucette (1995). « Éloge de l'Orient, éloge de l'orientalisme : le jeu d'échecs d'Anquetil-Duperron », *Revue de l'histoire des religions* 212, pp. 419-452.
- Valensi, Lucette (2008). *Mardochée Naggiar : enquête sur un inconnu*, Paris, Stock.
- Valensi, Lucette (2012). *Ces étrangers familiers. Musulmans en Europe (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Payot.
- Vambéry, Arminius (1868). « Bibliographical Queries. The first book in Turkish », *The Book-Worm, Edited and Illustrated by J. Ph. Berjeau*, pp. 86-87.
- Vambéry, Arminius (1884). *His Life and Adventures Written by Himself*, Londres, T. Fisher Unwin.
- Vatin, Jean-Claude (dir.) (1984). *Connaissances du Maghreb : sciences sociales et colonisation*, Paris, Editions du CNRS.
- Vatin, Nicolas (2001). Conférence d'ouverture de M. Nicolas Vatin, directeur d'études. Études ottomanes, XV^e-XVIII^e siècle : 10 novembre 2000, Paris, École pratique des hautes études.
- Veinstein, Gilles (2000). Leçon inaugurale au Collège de France, faite le vendredi 3 décembre 1999. Chaire d'histoire turque et ottomane, Paris, Collège de France.
- Werner, Michael (2006). « Le moment philologique des sciences historiques allemandes », in Boutier, Jean ; Passeron, Jean-Claude ; Revel, Jacques (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éditions de l'EHESS, pp. 171-192.
- Wokoock, Ursula (2009). *German Orientalism: The Study of the Middle East and Islam from 1800 to 1945*, Londres, Routledge.
- Yeni Türkiye 43-46 (2002). *Türkoloji ve Türk Tarihi Araştırmaları*, I, II et III.
- Yakar, Halil İbrahim (2007). « Türk Dili Araştırmalarında Polonya Türkolojisi'nin Yeri », in Şimşir, Sebahattin ; Aydoğan, Bedri (dir.), *Kazakistan ve Türkiye'nin Ortak Kültürel Değerleri Uluslar Arası Sempozyumu, 21-23 Mayıs 2007. Bildiriler*, Almaty, s.n., pp. 177-192.
- Yüksel, Zofie (2005). « Çek Cumhuriyeti'nde Türkolojinin Tarihi », in Gülsevin, Gürer; Arıkan, Metin (dir.), *Fikret Türkmen Armağanı*, Izmir, Kanyılmaz Matbaası, pp. 767-782.
- Zürcher, Erik Jan (2014). « Monologue to Conversation: Comparative Approaches in Turkish Historiography », *Turkish Studies* 15 (4), pp. 589-599.

NOTES

1. « L'apparition d'un vocable ne doit donc être ni sous-estimée ni sur-interprétée. Elle signale autre chose qu'un simple remaniement du vocabulaire des lettrés ; mais elle ne marque évidemment pas l'émergence de ce à quoi elle se rapporte. Par-delà les mots qui restent une entrée en matière empirique décisive, il s'agit plutôt, dans la tradition ouverte par l'analyse sociologique des formes de classification, de retrouver les relations qu'entretiennent nécessairement puisqu'existentiellement, les univers pratiques et les univers symboliques. » (Lacroix 1985 : 503).

2. Toutefois l'information, là où nous la trouvons, n'est pas sourcée : Eren 2001: 81; Sadoğlu 2003: 111; Landau 2014: 860.
3. La date exacte à laquelle ce symposium de turcologie s'est réuni ne nous est pas connue.
4. « *Türkoloji*, veya Türkçedeki karşılığıyla *Türklük Bilgisi*, geniş anlamıyla Türklükle ilgilenen bilim dalıdır. Dar anlamıyla Türkoloji ise, Türk dili uğraşan bilim dalı olarak adlandırılır. »
5. C'est nous qui soulignons.
6. Spécialiste d'onomastique, celui-ci fut le fondateur de la chaire de « hungarologie » de l'université d'Ankara (1935), c'est-à-dire de langue et de civilisation hongroises, puis le premier titulaire de la chaire de turcologie de l'université Kolozsvár/Cluj, de 1942 à 1947 (Çoban 2007).
7. En écho au titre que Gilles Veinstein et Michèle Nicolas ont donné au recueil d'articles de Louis Bazin publié sous leur direction (Veinstein et Nicolas 1994).
8. La démarche même qui consiste à les distinguer est à resituer dans notre propre contemporanéité scientifique, marquée depuis le début du XX^e siècle par un impératif de différenciation disciplinaire.
9. Au regard des représentations cartographiques actuelles, le territoire « appartenant » (selon le mot de Deny) à la « langue turque » (dont « l'osmanli » est ravalé au rang de *dialecte*) y apparaît en effet magnifié tant par son extension géographique que par l'effet de cohérence induit par l'aplat rouge (la couleur du drapeau unioniste : on est en 1921).
10. L'archétype historiographique du Turc nomade gagné à la civilisation et à la langue des peuples qu'il soumet n'est pas sans rappeler le motif horatien de la rustique Rome conquise à son tour par les arts de la Grèce vaincue.
11. Les citations données *infra* de Rıza Nur 1935 et Vambéry 1884 sont également tirées de Szurek 2013 (respectivement pp. 400 & 350).
12. Cf. encore l'historique de la turcologie à Göttingen proposé par Michael Knüppel (Knüppel s.d.) ainsi que la présentation en ligne du *Seminar* de turcologie et d'études centrasiatiques de cette université (URL: uni-goettingen.de/de/154329.html).
13. « *Fuad bey türkoloji sahasına girdiğindenberi nice vahim bilgisizlikler ve yanlışlar yapmıştır ; malumdur ; bundan başka yazılarıyla tipik bir ruhî hâlet de göstermiştir ki bu da vâzihan tebellür etmiştir ; bu hali : fevkalâde hasedci, Türkiyede bu sahada yegâne kalmak hevesinde bulunması ve bu hususta her şeyi, bütün elinden geldiği miktarda, yapmağa hararetle çalışmış olmasındır. Zaten çok evvelinden bu hallerinden dolayı ben on ona "Türkiyenin ilim diktatörü" adını vermişdim [...]* ».